

UN FRANÇAIS EN
SUISSE

NOUVELLE PAR
URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Urbain Olivier (1810-1888)

Un français en Suisse: nouvelle fut publié initialement en 1889.

ISBN: 978-2-9814604-1-7

Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Ce texte conserve l'orthographe originale du XIX^e siècle.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832, il épouse Louise Prélaz, fille de médecin et publiera trente-cinq romans et nouvelles. Olivier décède le 25 février 1888 à Givrins.

Samizdat 2015

COP Jean-Gauvin

CP 25019

Québec, QC

G1X 5A3 Canada

Couverture: PogoDesign

L'homme qui se contente de n'être que lui-même, et par conséquent d'être moins qu'un être humain, vit dans une prison. Mes propres yeux ne me suffisent pas, à moi, je veux voir avec ceux des autres. La réalité, même vue par les yeux d'une multitude d'hommes ne me suffit pas. Je veux voir ce que les autres ont inventé. Et même, il n'y a pas assez des yeux de toute l'humanité. Je regrette que les bêtes brutes ne puissent pas écrire des livres. C'est avec joie que j'apprendrais quelle face présente le monde à une souris ou à une abeille. Et c'est avec un plaisir plus grand encore que je percevrais le monde olfactif chargé de toutes les informations et de toutes les émotions qu'il apporte à un chien. (...) Mais en lisant de la bonne littérature, je deviens un millier d'hommes et pourtant je demeure moi-même. Comme le ciel nocturne du poème grec, je vois avec une myriade d'yeux, mais c'est encore moi qui vois. Alors, comme dans la foi, l'amour, l'acte de morale et l'acte de connaissance, et je ne suis jamais plus moi-même qu'à ce moment-là.

(CS Lewis — *Expérience de critique littéraire*. — 1965)

*Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.**

(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)

TABLE DES MATIÈRES

Adieux aux lecteurs	iii
PREMIÈRE PARTIE	1
Chapitre Premier	3
Chapitre II	12
Chapitre III	17
Chapitre IV	25
Chapitre V	32
Chapitre VI	40
Chapitre VII	47
Chapitre VIII	54
Chapitre IX	62
Chapitre X	70
SECONDE PARTIE	79
Chapitre XI	80
Chapitre XII	88
Chapitre XIII	96
Chapitre XIV	104
Chapitre XV	113
Chapitre XVI	122
Chapitre XVII	129
Chapitre XVIII	137
Chapitre XIX	146
Chapitre XX	154

TROISIÈME PARTIE	163
Chapitre XXI	164
Chapitre XXII	172
Chapitre XXIII	180
Chapitre XXIV	190
Chapitre XXV	199
Chapitre XXVI	207
Chapitre XXVII	217
Chapitre XXVIII	226
Chapitre XXIX	234

ADIEUX AUX LECTEURS



Le 25 février 1888, l'auteur de cette nouvelle s'endormait paisiblement du dernier sommeil, après un mois de maladie. Jusqu'au jour où il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'enlever, il travailla avec ardeur à corriger et à copier son

manuscrit pour la seconde fois. Il avait hâte de terminer son œuvre, et malgré les instances de sa famille pour qu'il ne se fatiguât pas, il consacrait toutes ses matinées à cette révision.

Le 27 janvier, il m'écrivait : « Ma copie tire à sa fin : encore trente pages à mettre au net et j'aurai fini. » Le lendemain, il dut renoncer à sa tâche quotidienne, et ne put pas reprendre la plume. Plus d'une fois, dans le cours de sa maladie, il exprima, à cet égard seulement, un regret, modéré par une soumission complète. C'est que son travail d'écrivain était devenu sa vie ; ses lecteurs étaient ses amis ; il se sentait en communauté d'idées avec eux ; il considérait comme le premier de ses devoirs de leur dire la vérité, et ses ouvrages étaient pour lui comme une correspondance intime.

Deux jours avant sa fin, il me dit : « J'aurais voulu écrire quelques mots d'adieu à tous mes amis, et les remercier de leur bonne amitié ; mais je n'en ai plus la force. Tu le feras de ma part. »

Amis lecteurs, recevez ce suprême adieu de l'auteur qui vous a été fidèle pendant tant d'années, et qui vivement joui de votre fidélité.

G. O.

PREMIÈRE PARTIE

AU PRINTEMPS

CHAPITRE PREMIER



Entre Bossens et Collongin, deux villages vaudois, est une propriété nommée *la Tourelle*. La maison a un peu l'apparence d'un château, grâce à une tour carrée, dont le toit pointu s'élève à plusieurs mètres au-dessus du bâtiment principal. De là son nom de la Tourelle. Elle fut construite vers la fin du siècle dernier, par un négociant qui avait fait fortune aux Indes, lequel vint s'y retirer. Après sa mort, cette propriété passa à des neveux qui la vendirent. Elle changea de maître plusieurs fois, et fut achetée en dernier lieu, dans des circonstances assez particulières, par un jeune Français nommé Ernest de Cange.

En face de la maison d'habitation sont les dépendances rurales, servant à l'exploitation du domaine, dont les terrains en un seul mas comprennent environ trente hectares. Ce sont des prairies, des champs en culture, et un petit clos de vigne qui produit un assez bon vin. Autour des bâtiments et dans le verger voisin sont de grands arbres fruitiers, dont les plus anciens ont été plantés par le négociant revenu des Indes. Un ruisseau longe la propriété à l'ouest et dans sa partie inférieure, où il sert de limite. Ses rives boisées et son eau courante donnent au paysage une délicieuse fraîcheur.

Bâti sur une petite éminence, le château de la Tourelle, — comme on le nomme dans la contrée, bien qu'il n'ait

jamais possédé de droits seigneuriaux, — se voit d'assez loin. Sa physionomie particulière attire le regard des passants qui circulent plus bas, dans le chemin tracé entre les deux villages voisins. De ses fenêtres, de celle de la tourelle en particulier, la vue plonge sur une plaine verdoyante. Le lac Léman, vanté par Voltaire, décrit par J.-J. Rousseau et chanté par les poètes de la Suisse romande, déroule sa nappe bleue sur une étendue de plusieurs lieues. De l'autre côté sont les Alpes de la Haute-Savoie. À deux kilomètres en arrière de la maison est le vieux rempart du Jura, qui nous sépare de la France, au nord et à l'ouest.

Au début de notre histoire, Ernest de Cange arriva un soir, accompagné d'une tante, qui s'était décidée à venir vivre avec lui. Quelques jours à l'avance, ils avaient envoyé leur unique servante, pour mettre en ordre l'appartement et préparer ce qu'il fallait pour les recevoir. On peut déjà conclure de ce fait qu'ils n'étaient pas millionnaires. Ils étaient même fort loin d'être riches, dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot. La campagne de la Tourelle était tout ce que possédait Ernest de Cange; et sa tante, M^{lle} Marthe Saint-Héliier, n'avait qu'une rente de 3000 fr. en fonds d'État français. Le domaine étant affermé 2400 fr., c'était donc avec moins de 5500 fr. que la tante et le neveu allaient vivre. On comprend qu'il ne pourrait être question pour eux d'avoir cocher et voiture, et qu'il leur faudrait se contenter d'un genre de vie très modeste, vu leur condition sociale.

Ernest de Cange avait trente et un ans; M^{lle} Marthe le double de cet âge. Bien conservée, avec peu de rides au front et peu de fils argentés dans ses cheveux blonds, la vieille demoiselle était un type de ces excellentes santés françaises, qu'on ne rencontre plus guère parmi les dames de notre pays. Petite, alerte et vive, M^{lle} Saint-Héliier devait se conserver longtemps sans déchéance ni infirmités. Elle était fort sobre, buvant bien un doigt de

vin à son repas, et ne touchant jamais aux sucreries qui détruisent les dents. Aussi les siennes étaient-elles encore intactes. Au point de vue du caractère, elle était la bonté même, gaie, prenant toutes choses par leur bon côté; elle avait de l'esprit naturel et ne craignait pas de lancer de temps en temps, dans la conversation, le mot que les personnes de son sexe ne se permettent guère.

Son neveu était un assez bel homme, aussi brun que la tante était blonde. Maigre de visage, les traits tirés, on voyait bien que la vie n'avait pas été bonne pour lui. C'était sa faute, en grande partie du moins, et aussi celle de son éducation. Fils unique de parents riches qui habitaient la province et avaient amassé à la longue, en thésaurisant, une fort belle fortune, Ernest fut envoyé au lycée, où il obtint avec distinction les grades de bachelier ès lettres et ès sciences.

Tout occupés de leurs épargnes, son père et sa mère ne cherchèrent pas à développer en lui des sentiments élevés, qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes et qui seuls cependant peuvent former le cœur et l'esprit d'un jeune homme à son entrée dans la vie. Ils laissèrent agir leur fils à sa fantaisie, au lieu de veiller sur son éducation morale. Aussi se fit-il de bonne heure des idées à lui, idées absolument contraires à celles de ses parents sur la manière de s'enrichir. Ceux-ci se bornaient à dépenser le moins possible, plaçant chaque année le surplus de leurs rentes et créant ainsi de nouveaux capitaux qui s'ajoutaient aux anciens. Ernest se promettait de ne pas agir de cette manière, quand il aurait le maniement de la fortune qui devait lui revenir. Depuis sa majorité, il fit quelques voyages, passant une année en Angleterre et six mois en Allemagne. À son retour de ce dernier pays, son père trouva que c'était assez comme cela, et qu'il fallait choisir une profession, afin d'être en état de faire son chemin dans le monde, avant tout pour gagner de l'argent. Dans ce but, Ernest vint à Paris, où il suivit des cours à l'université. Mais dès la même année, son père

et sa mère moururent, à peu de distance l'un de l'autre, emportés par une épidémie qui fit bien des victimes dans la ville qu'ils habitaient.

À la suite de ce double deuil, Ernest se trouva en possession d'un demi-million en toutes sortes de titres, qui rapportaient en moyenne le 4%. Au lieu de se contenter de cette opulence, le jeune homme ambitieux et rempli de présomption revint à Paris dans le dessein de spéculer. Ses parents avaient mis cinquante ans à constituer cette fortune, lui saurait bien la doubler en peu de temps. Il avait à Paris quelques relations, hommes de plaisir, ou brasseurs d'affaires peu scrupuleux. L'un lui proposait de mettre des fonds dans une entreprise qui donnerait certainement le 30%; l'autre lui vantait une mine de sel qui serait une mine d'or; un troisième lui proposait de jouer à la Bourse, etc. Sans expérience, Ernest se laissa prendre plus d'une fois dans les filets tendus devant son argent, et perdit ainsi des sommes importantes. Voyant que ces faiseurs le trompaient ou se trompaient, il ne se fia plus qu'à lui-même. Et naturellement il fit des bêtises, des placements ruineux. Dans une opération de Bourse, il perdit en une seule fois 40 000 francs. Et comme il dépensait largement, sans toutefois donner dans les écarts où tombent tant de jeunes hommes à Paris, il sa trouva, au bout de cinq ans, n'avoir plus qu'un cinquième de son héritage, soit une centaine de mille francs. Il eût suffi de peu de temps passé dans le désordre des mœurs pour le dépouiller jusqu'à son dernier sou; mais il faut dire à sa louange qu'il repoussa toujours l'idée de liaisons immorales. C'était là le beau côté de son caractère. Son ambition d'argent l'avait quasi ruiné, mais c'eût été bien pis encore s'il avait jeté dans le gouffre des coupables amours les 400 000 fr. perdus en faisant de mauvaises spéculations.

Aussitôt que M^{lle} Saint-Hélière connut la situation véritable de son neveu, elle vint le rejoindre à Paris et lui

conseilla d'assurer, par l'achat d'une propriété rurale en Suisse, le capital qui lui restait, offrant de venir l'habiter avec lui et d'ajouter son revenu personnel pour les dépenses de leur ménage en commun. Elle avait fait autrefois un séjour dans le canton de Vaud et conservait un bon souvenir de notre pays.

Voilà donc où Ernest de Cange en était réduit. S'il avait lu la Bible, il y aurait trouvé cette parole si vraie : « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piège, et en plusieurs désirs fous et nuisibles, qui plongent les hommes dans le malheur et dans la perdition. » Mais il lisait la littérature du jour plus souvent que les conseils de la sagesse divine.

Ernest eut pourtant assez de bon sens, lui qui en avait tant manqué pendant cinq années, pour entrer dans les vues de sa tante. Plus d'un, dans sa position, eût joué quitte ou double, se réservant pour suprême ressource de se faire sauter la cervelle, si la chance lui était contraire. Il n'en fit rien, mais vint en Suisse et s'arrêta quelques jours dans une petite ville du canton de Vaud. Comme il faisait une longue promenade pour secouer ses préoccupations, il passa près de la Tourelle, dont la situation lui plut. À son retour à l'hôtel, il s'informa d'un notaire auquel il demanda si cette campagne était à vendre. Justement celui-ci venait de recevoir l'avis que le propriétaire cherchait un acheteur, lequel traiterait avec un M. Moser, à Collongin, ce dernier étant son régisseur depuis de longues années.

Ernest chargea immédiatement le notaire des démarches nécessaires et lui demanda de lui adresser à Paris une photographie de la maison ainsi qu'un plan du domaine, si le prix demandé était abordable pour lui.

Tout cela lui fut promptement envoyé. Le prix était 96 000 francs, meubles compris, payable comptant. La tante engagea son neveu à traiter sur ce pied, et l'acquisition fut conclue, sans que le nouveau propriétaire fût entré dans la maison et eût fait le tour de la campagne

qui était maintenant à lui. Une telle manière d'agir montrait bien qu'il n'était guère propre aux affaires. Mais il y a quelquefois d'heureuses imprudences, et d'ailleurs, dans le cas en question, il fallait se décider tout de suite ou n'y plus penser. Il est bien possible, au reste, que, sans l'intervention active et bienfaisante de sa tante, Ernest eût été absolument ruiné à Paris au bout de peu de temps.

C'était vers la fin de mai, après la fête de l'Ascension, que les nouveaux hôtes de la Tourelle arrivaient chez eux. À ce moment, toute la campagne est fleurie. Lès bois sont couverts d'un feuillage frais et lustré. Dans la seconde quinzaine de mai, il y a d'ordinaire un grand mouvement de vie dans la nature. S'il fait beau, les oiseaux chantent. Grossis par la fonte des neiges, les ruisseaux descendent gaiement de la montagne à la plaine et vont verser sans hésitation leurs ondes limpides dans le grand réservoir qui s'échappe à Genève par les deux bras du Rhône. Pour le cultivateur, c'est un temps de repos relatif. Les travaux des vignes sont terminés. Semées depuis un mois, les céréales de printemps couvrent déjà la terre d'un vert tapis. L'homme des champs s'occupe à des préparatifs de culture potagère ; ou bien, si sa demeure est rapprochée des taillis de chênes, il coupe ces jeunes arbres et enlève leur écorce en pleine sève ; puis il la fait sécher avant de la mettre à l'abri de la pluie. Ces rouleaux gris à odeur acre, à suc astringent de tannin, se vendent fort bien ; et le bois, pour être écorcé, n'est que meilleur combustible. — Mais il arrive parfois que la température se refroidit à ce moment de l'année. S'il survient une gelée, la récolte des vignes est perdue, et les noyers laissent tomber leurs pousses devenues noires. Le paysan superstitieux en accuse les *saints de glace*, qui en sont bien innocents. C'est une époque de crise, que les cultivateurs passent toujours dans l'anxiété.

Cette année-là, le temps était charmant, les vergers en

fleur, égayés par un doux soleil. Le coucou, le torcol qui annonce la chaleur se faisaient entendre dans toutes les directions. C'était comme une joie de vivre chez toutes les créatures inférieures, et même dans les plantes. Le ciel, serein dès le matin, était d'un bleu profond dans le milieu du jour.

— Quel beau pays ! quelle riche et gracieuse nature ! disait M^{lle} Saint-Hélière. N'en es-tu pas frappé comme moi, Ernest ?

— Non, ma tante ; et convenez que ce n'est pas gai pour moi d'être condamné à vivre ici. Sans vous, je n'y tiendrais pas deux jours. Vous savez trop bien que c'est pour vous obéir que j'ai acheté cette bicoque.

— Pas si bicoque, mon cher ami. J'ai le bon espoir que tu finiras par t'y plaire et y être heureux, si tu veux prendre la vie avec courage, comme il faut la prendre, par le bon bout.

— Il faudra bien, parbleu, la prendre comme elle viendra. Une vie d'ermite enfermé dans sa tanière. Adieu la liberté !

— Au contraire, Ernest. La liberté saine, le grand air, une bonne : santé, des occupations agréables, tu trouveras tout cela, j'en suis persuadée : il ne faut que le vouloir. Mais quittons ce sujet. Nanette dit que nous sommes servis ; allons nous mettre à table. Je me sens de l'appétit et tu n'en dois pas manquer non plus.

Une partie du mobilier ayant été, ainsi que nous l'avons dit, compris dans la vente de la maison, les nouveaux maîtres n'avaient pas eu besoin de se préoccuper de ce qui était nécessaire à une installation. Ils trouvèrent sur la table un menu simple, mais excellent : Un aloyau de boeuf, un plat de pommes de terre pilées, cuites au four, ce qui leur donnait une belle croûte dorée, puis des asperges magnifiques et bien plus délicates que celles de Paris.

— Ah ! dit Ernest, qui n'était pourtant pas un gourmet, voilà de bonnes asperges, il faut en convenir. D'où lés

avez-vous, ma tante ?

— Demande à Nanette.

— C'est la fermière qui me les a données, dit la servante, sachant que mademoiselle et monsieur arrivaient aujourd'hui.

— Et ce petit vin blanc ?

— Le fermier m'a demandé, reprit Nanette, si monsieur avait du vin : j'ai dit que non : et alors il m'a priée, très poliment, d'accepter quatre bouteilles du sien. J'ai remercié. Les trois autres bouteilles sont dans le dressoir.

— Bien, dit M^{lle} Marthe. — Il est bon, ce vin, n'est-ce pas, Ernest ?

— Oui, agréable même.

— C'est du vin de la vigne à monsieur, reprit Nanette.

— Il faudra demander au fermier de nous en vendre une barrique, dit la tante.

— Comme vous voudrez.

— Je ne me souviens plus du nom de ces braves gens, dit encore la vieille demoiselle.

— Ni moi non plus, fit le neveu.

— C'est *Gattel* qu'ils se nomment, dit Nanette ; le mari, François ; la femme, Adèle.

— Ça m'est bien égal, dit le jeune propriétaire. Peu importe le nom du fermier, pourvu qu'il paie. C'est sans doute un descendant du lexicographe : peut-être un savant ?

— Je ne sais pas, monsieur, dit naïvement la brave servante ; mais sa femme et lui sont des gens excellents ; et quand monsieur les connaîtra...

— C'est bon ; ne nous cassez pas la tête plus longtemps.

Nanette se tut. Elle enleva le couvert et retourna dans sa cuisine.

— Veux-tu du café ? demanda la tante.

— Non ; Je ne veux plus rien, si ce n'est un cigare.

Ernest sortit, s'assit sur le banc adossé au mur de la

ferme et alluma son Havane.

C'était six heures ; le soleil s'abaissait vers l'horizon. Bientôt il disparaîtrait derrière la crête du Jura. En ce moment, il éclairait toute la contrée. Ses rayons égayaient les bois ; ils illuminaient les grands poiriers aux fleurs blanches, les pommiers légèrement rosés, les cerisiers qui se feuillaient. Un souffle léger venant de la montagne, faisait ressortir la voix du ruisseau. C'est une heure paisible que celle d'un soir de mai, au coucher du soleil. Elle est pleine d'une douce poésie pour celui dont l'âme est en communion avec Dieu, pour celui qui comprend la beauté d'une nature bénie par le Créateur.

Mais les pensées d'Ernest étaient ailleurs. Ses regards distraits ne voyaient guère que les spirales de fumée bleuâtre qui s'échappaient de son cigare.

En ce moment, la porte de l'étable s'ouvrit. Six belles vaches propres et luisantes, en sortirent une à une, et se dirigèrent vers la fontaine qui coulait non loin, à l'un des angles de la dépendance. Un homme en bras nus jusqu'au-dessus du coude les accompagnait à l'abreuvoir. Voyant M. de Cange assis sur le banc, il s'approcha pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue.

C'était François Gattel.